

Studia Romanica Posnaniensia 44/4 (2017): 81-94  
Adam Mickiewicz University Press  
Received: 30.09.2017 / Accepted: 20.12.2017

DOI: 10.14746/strop.2017.444.006  
ISSN 0137-2475, eISSN 2084-4158

## ***La pluralité des races humaines* de G. Pouchet : l’imaginaire des discours scientifiques**

*The plurality of human race* by G. Pouchet:  
the imaginary of scientific discourse

Carmen Husti

Université Paris-Est Marne-la-Vallée  
LISAA, ANR Biographes  
[carmen.husti@u-pem.fr](mailto:carmen.husti@u-pem.fr)

### **Abstract**

Being subject to interdisciplinary questioning in the nineteenth century, the human race appears in the text of the young scientist Georges Pouchet as an issue of the construction of a scientific method based on objectivity. Confronted with the limits of nineteenth-century geographical and ethnographic knowledge, this object of study proves that the plurality of human races is difficult to apprehend using objective scientific methods and experimentation, and reflects the imaginary present in the construction of scientific discourse.

**Keywords:** Georges Pouchet, race, imagination, objectivity

Le philosophe des sciences Karl Popper dans son ouvrage *La connaissance objective. Une approche évolutionniste* publié en 1972 (Popper, 2006) évoque l’existence de trois mondes distincts<sup>1</sup> capables d’expliquer la démarche et le développement de la connaissance, laquelle

*consiste dans la modification d’une connaissance antérieure – qu’il s’agisse de son altération ou de son rejet complet. La connaissance ne commence jamais à partir de rien, mais toujours à partir d’un certain fonds de connaissance – la connaissance qui, au moment donné, est tenue pour acquise –, à partir également de certaines difficultés, de certains problèmes* (2006, p. 133).

---

<sup>1</sup> « Nous pouvons appeler le monde physique “monde 1”, le monde de nos expériences conscientes “monde 2”, et le monde des contenus logiques des livres, bibliothèques, mémoires d’ordinateur, et choses de ce genre, “monde 3” » (Popper, 2006, p. 137).

Dans cette même optique, Paul Ricœur définit l'objectivité comme une démarche liée à la construction même de la méthodologie scientifique, c'est-à-dire de chaque discipline scientifique, et parle même de plusieurs niveaux d'objectivité, en fonction de la discipline qui l'emploie :

L'objectivité ici doit être prise en son sens épistémologique strict : est objectif ce que la pensée méthodologique a élaboré, mis en ordre, compris et ce qu'elle peut ainsi faire comprendre. Cela est vrai des sciences physiques, des sciences biologiques ; cela est vrai aussi de l'histoire. [...] [I]l y a autant de niveaux d'objectivité qu'il y a de comportements méthodologiques (2001, p. 27).

Dans ce contexte d'un débat incessant autour des approches permettant de définir une science réellement objective, il est intéressant de voir comment un scientifique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle parvient à construire son objet d'étude – dans ce cas précis la race humaine – dans un discours résolument conscient des différences qui existent entre la démarche du scientifique, visant l'objectivité, et celle de l'artiste, utilisant les ressources de l'imagination.

Pour ce faire et en tenant compte du postulat de Karl Popper de la nécessité d'un fonds de connaissances nécessaire à la formulation de toute nouvelle connaissance, cette étude essaiera tout d'abord de tracer les lignes directrices de la réflexion autour du concept de race dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour pouvoir ensuite placer l'ouvrage de Georges Pouchet, *La pluralité des races humaines*, au cœur d'une réflexion autour de la perception de l'altérité humaine au XIX<sup>e</sup> siècle. Ceci nous permettra, à la fin de cette analyse, de statuer sur la part d'imaginaire et d'« objectivité » impliquées dans la construction de l'anthropologie, nouvelle discipline apparue au XIX<sup>e</sup> siècle, qui emploie la réflexion sur les connaissances biologiques.

## LA « RACE » EN QUESTION

Parler du concept de race dans le texte d'un scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas chose aisée car il faut se placer d'emblée au carrefour du biologique, du politique et du philosophique voire de l'anthropologique, à un moment où justement chacun de ces domaines acquiert son indépendance, définit sa méthodologie et ses propres objets d'étude.

Si la première occurrence du mot « race » au sens moderne de subdivision de l'espèce humaine apparaît en 1684, selon Sarga Moussa (2003, p. 8), chez le voyageur Bernier, c'est chez Buffon dans l'article sur les « Variétés de l'espèce humaine » qui date de 1749 (Buffon, 1749, p. 371) que le terme s'insère véritablement dans un système classificatoire. Mais Buffon, comme l'affirme par ailleurs Claude Blanckaert (2003, p. 135), utilise le terme en le confondant avec les notions d'« espèce » ou de « nation ». De plus, « Buffon, comme la plupart des monogé-

nistes, soutient fermement la thèse de la *réversibilité de la race*. On peut toujours faire retour au point d'origine, on peut abolir le temps » (Blanckaert, 2003, p. 137).

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le mot prend la signification de « variété de l'espèce humaine ». Blumenbach, en 1795, est le premier à utiliser le concept de « race humaine », en lui donnant le sens de variété constante et héréditaire (Moussa, 2003, p. 9), donc le sens de race biologique. C'est également à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que de nombreuses questions apparaissent en même temps que le débat autour de la race entendue au sens de variété biologique. Pour commencer, la place de l'homme au sein de la nature préoccupe presque tous les naturalistes, à l'exemple de Lamarck, Cuvier, Blumenbach, Pouchet. Les points de vue prennent des orientations créationnistes ou évolutionnistes : les uns, comme Bory de Saint-Vincent (*L'homme [homo]. Essai zoologique sur le genre humain*, 1827) incluent l'homme dans l'ordre zoologique ; les autres le placent à part, dans une perspective créationniste qui est, par exemple, celle de Cuvier.

La question des éléments qui permettent de servir de critère distinctif à la différenciation raciale, avec son cas particulier qui est l'explication de la couleur de la peau, alimente le débat de la différence raciale à partir de Buffon, lequel considérerait par exemple que la couleur des noirs est réversible, liée au climat, et que le noir disparaissait une fois l'individu soumis aux températures européennes (Buffon, 1771, p. 287). Blumenbach, en 1795, poursuit les idées de Buffon et affirme que le blanc est la couleur primitive du genre humain si bien

qu'il tend continuellement à revenir, les nègres eux-mêmes l'apportent en naissant, jusques dans les régions les plus brûlantes du midi, et pâlisent de leurs maladies ; mais une fois que la blancheur à (*sic*) fait place au noir des Africains, la peau reprend difficilement sa couleur originelle. Un seul jour suffit en effet pour ternir les lis de la peau européenne tandis qu'il faut des mois entiers pour qu'ils brillent de leur premier éclat (1804, p. 20).

Malgré ses idées monogénistes (selon lui le genre humain ne constitue qu'une seule espèce qui renferme cinq variétés), Blumenbach évoque un processus de dégénérescence qui serait à l'origine de la création des races noires à partir de la race blanche, tout comme le fera, quelques années plus tard, en 1809, Lamarck, dans sa *Philosophie zoologique*, lorsqu'il évoque la dégradation et la simplification « dans l'organisation des animaux, en parcourant d'une extrémité à l'autre la chaîne animale, depuis les animaux les plus parfaits jusqu'à ceux qui sont les plus simplement organisés » (Lamarck, 1994, p. 150) et plus tard, en 1820, dans son *Système analytique des connaissances positives de l'homme* :

[...] comme les autres produits de la nature, parmi les corps vivants, l'espèce humaine offre différentes variétés auxquelles on a donné le nom de *racés* ; et qui existent chacune dans des régions particulières du globe. Probablement la plus ancienne d'entre elles est la race caucasique, qui est en même temps la plus perfectionnée (1998, pp. 150-151).

Poussant encore plus loin cette réflexion, Bory de Saint-Vincent, en 1827, arrive à la conclusion que la couleur n'est pas le critère le plus important pour parler de la différence raciale :

Ce n'est d'ailleurs point de la couleur – seulement que les espèces d'Hommes empruntent leurs différences : ces espèces se distinguent encore les unes des autres par leur structure et par plusieurs traits de leur organisation intime dont l'influence s'étend jusque sur les facultés intellectuelles, et conséquemment qui déterminent le degré de développement moral où chacune peut atteindre (1827, p. 72).

Ainsi, il débouche implicitement sur une autre question qui est celle des foyers d'origine de l'humanité et ouvre la voie à deux autres problématiques, intrinsèquement liées, à savoir le débat, voire la querelle, entre les monogénistes et les polygénistes et la différence entre race et espèce.

Même si, selon Claude Blanckaert, de nombreux monogénistes diffusent les idées de Buffon dans les années 1760-1800 et « réagissent contre les thèses polygénistes qui commencent à se répandre vers 1775 dans les publications de Voltaire, lord Kames, Georg Forster ou Christoph Meiners » (Blanckaert, 2003, p. 138), c'est à partir de Bory de Saint Vincent qu'une réflexion sur la pluralité des races se développe. Dans son ouvrage *L'homme (homo). Essai zoologique sur le genre humain*, il arrête son inventaire au nombre de 15 races, mais en dépit de nombreuses tentatives de délimitation et de définition, une confusion persiste entre race et espèce (Quatrefages, 1889, p. IX). Ainsi, dans son ouvrage, il parle de la diversité des espèces dans le genre humain, en déplaçant donc les catégories race et espèce vers celles d'espèce et de genre :

Outre des espèces, des races, et des variétés naturellement et constamment reproduites à travers d'innombrables mélanges, le genre Homme renferme, comme tous les autres, des variétés accidentelles qui singularisent quelques individus, ou tout au plus certaines familles chez lesquelles des anomalies se perpétuent (Saint Vincent, 1827, p. 134).

Devant cette confusion incessante des catégories, Armand de Quatrefages finira par conclure en 1887 que « tacitement ou explicitement, les polygénistes confondent l'espèce et la race, ne faisant ainsi aucune différence entre une forme organique primitive et ses dérivés, oubliant les caractères morphologiques et physiologiques qui distinguent ces deux choses » (1889, p. 10), tout en essayant à son tour de définir ces catégories :

L'espèce est l'ensemble des individus, plus ou moins semblables entre eux, qui sont descendus, ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue et naturelle de familles.

La variété est un individu ou un ensemble d'individus appartenant à la même génération sexuelle, qui se distinguent des autres représentants de la même espèce par un ou plusieurs caractères exceptionnels.

La race est l'ensemble des individus semblables, appartenant à une même espèce, ayant reçu et transmettant, par voie de génération sexuelle, les caractères d'une variété. Les races qui se caractérisent les premières et se séparent du type primitif par quelques caractères sont dites races primaires. Chacune d'elles peut donner naissance à des variétés et à des races secondaires, tertiaires, etc. C'est là ce que nous constatons chaque jour dans nos plantes cultivées, comme chez nos animaux domestiques (Quatrefages, 1889, p. 10).

Dans ce contexte de réflexion sur la race, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sur fond de conquêtes coloniales, le comte de Gobineau, sur un plan davantage politique, dans son essai *Sur l'inégalité des races humaines* publié en 1853 et 1855 a, comme l'affirment Sandrine Lemaire et Pascal Blanchard :

[...] établi l'inégalité originelle des « races » en créant une typologie basée sur trois critères de base « beauté des formes, force physique et intelligence », consacrant ainsi les notions de « races supérieures » et « races inférieures ». Gobineau postule alors la supériorité originelle de la « race blanche » qui possédait, selon lui, le monopole de ces trois données, et servait alors de norme lui permettant de classer le « Noir » dans une infériorité irrémédiable et le « Jaune » comme limité (2003, p. 349).

Quelques années plus tard, en 1858, une année seulement avant la parution de *L'origine des espèces* de Darwin, le jeune Georges Pouchet, fils du naturaliste Félix-Archimède Pouchet, âgé d'à peine 25 ans alors, publie *La pluralité des races humaines. Essai anthropologique*, tout en prenant quelques idées (notamment celle de la pluralité des races humaines) de Gobineau (Séginger, 2006, p. 204), ce qui assurera à ce dernier la notoriété et l'assise scientifique de ses théories.

Il avait été nommé, comme l'a montré Bénédicte Percheron, préparateur d'histoire naturelle en 1855 « à l'école préparatoire à l'enseignement supérieur des Sciences et Belles-Lettres de Rouen, mais il a occupé peu de temps ce poste, puisqu'il a participé à une mission scientifique dirigée par Ferdinand de Lesseps visant à découvrir les sources du Nil » (Percheron, 2015). Cette expédition a donné lieu à un carnet de voyage publié en 1861 sous le titre « Dongolah et La Nubie », à Bruxelles (Imprimerie K. Guyot). Il sera en quelque sorte le point de départ de la *Pluralité des races humaines*, mais ne servira étonnamment pas d'exemple direct aux dires de l'auteur, comme nous le verrons par la suite.

## LA PLURALITÉ DES RACES HUMAINES ET LES STRATÉGIES DE L'IMAGINATION ET DE L'ARGUMENTATION

*La pluralité des races humaines*, paru en 1858, a connu une seconde édition en 1864, revue par l'auteur, pourvue d'une « Préface » qui porte un nouvel éclairage sur la façon dont Georges Pouchet envisage le rapport entre la science, visant l'objectivité, et l'imagination, et révèle un style d'écriture particulier. Dans cette

préface, Pouchet évoque le succès rencontré par la première édition de son essai : « Nous offrons aujourd'hui au public la deuxième édition d'un livre dont le succès dépassa de beaucoup notre attente. Accueilli avec bienveillance par les uns, il fut d'un certain côté l'objet de violentes attaques » (Pouchet, 1864, p. I).

Il s'avère progressiste et observateur d'un avancement de la société en matière de liberté de pensée : « l'esprit a marché depuis six ans, et les mêmes ennuis ne sont plus à craindre » (Pouchet, 1864, p. I), et invoque, pour justifier la nécessité de « corriger » son propos dans cette nouvelle édition de l'ouvrage, la différence qui existe entre le chercheur et l'artiste, en opposant ces deux postures face au texte :

mais le chercheur n'est pas un créateur comme l'artiste, il explique, il ne fait que refléter un monde de faits, variable à chaque heure selon que les hypothèses se transforment en certitudes ou les certitudes d'hier en doutes d'aujourd'hui, c'est donc un travail incessant de réparations et de changements pour maintenir l'œuvre la plus modeste en harmonie avec les progrès journaliers de la Science : nous avons fait ce travail autant qu'il a dépendu de nous (Pouchet, 1864, p. I).

Cette même attitude envers la narration de ses propres récits est également visible dans le carnet de voyage issu de l'expédition à la recherche des sources du Nil, de 1856. Ici, l'objectivité est recherchée et le but est d'échapper au désir d'exagération et à l'imagination, car cette dernière est jugée moins impressionnante que la réalité elle-même :

Cette circonstance seule m'a engagé à livrer au public ces feuillets détachés de mon journal de voyage. Il y a une chose que j'ai cherchée avant tout, et j'espère avoir réussi, c'est d'échapper au défaut d'exagération si commun et même si involontaire à qui vient de loin.

J'y ai mis tous mes soins. On ne trouvera dans ces pages ni *aventures*, ni récits dramatiques, ni chasses miraculeuses : notre voyage a pu être pittoresque, — il n'a jamais été héroïque. Perdu plus de quatre mois en Nubie, sur une partie du cours du Nil très-peu explorée, j'ai simplement essayé de raconter ce que j'ai vu, et comme je l'avais vu.

Et que pourrait l'imagination dans un monde qui nous fait l'effet lui-même du rêve le plus merveilleux ? (Pouchet, 1861, pp. 10-11)

La méthode recherchée est l'expérimentation et l'observation directe, ce qui est le propre du positivisme mais aussi la méthode revendiquée par Lamarck en 1820 dans son *Système analytique des connaissances positives de l'homme* : « Toutes les connaissances solides que l'homme peut parvenir à se procurer, prennent uniquement leur source dans l'observation. [...] Hors de cette catégorie, tout ce que l'homme peut penser ne provient que de son imagination » (Lamarck, 1998, p. 7).

Cependant, en dépit des choix méthodologiques énoncés par l'écrivain, il est intéressant de se demander si *La pluralité des races* est en concordance avec les

dières de son auteur. Nous avons utilisé pour ce faire la première édition de l'ouvrage (Pouchet, 1858)<sup>2</sup>.

Dans la « Préface », Georges Pouchet explique, à l'aide d'une rhétorique qui utilise la *captation benevolentia* et use de la *modestie*, la façon dont il entend entreprendre sa démarche de recherche : « On ne trouvera dans ce volume que peu de faits nouveaux. – Nous avons écarté avec soin même les observations qui nous étaient personnelles, quand elles ne nous ont pas paru rentrer complètement dans le cadre tracé par nous » (p. II).

Dès le début de la démonstration, l'objectif est bien défini. Il s'agit de savoir si les races ont une origine simple ou multiple, s'il est question donc de race ou d'espèce :

Nous nous sommes proposé de rechercher si les races humaines pouvaient être considérées comme ayant une origine simple ou multiple ; en un mot, pour parler le langage zoologique, si c'est *races* qu'il faut dire, ou *espèces*. – Nous n'avons pas même cherché à approfondir cette question (p. II).

La conclusion à laquelle il arrive, ainsi qu'il l'annonce dès les premières pages, peut paraître violente, mais elle est, affirme-t-il, sincère, l'argument de la sincérité étant ici utilisé comme gage de scientificité. Il est complété par le recours à l'argument de la notoriété, qui est censé faire autorité et qui repousse de la part du lecteur toute remise en question :

La conclusion à laquelle nous arrivons, la pluralité originelle des races, autrement dit, la pluralité des *espèces* composant le genre HOMME, pourra paraître violente, elle est du moins sincère, et disons de suite que cette opinion est partagée par de grands noms dans la science, et dignes entre tous de faire autorité (p. III).

Pour l'auteur, la recherche de la vérité est un devoir et dans cette démarche, la filiation intellectuelle à laquelle il se rattache – Robert Owen, Charles Robin et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire – garantit une façon de penser convenable, capable d'assurer le succès de la démarche de recherche.

Tout au long de la démonstration, le recours aux noms célèbres, pour ou contre les affirmations de l'auteur, est un lieu commun de l'argumentation ; contrairement aux dires premiers de l'auteur, qui affirme rechercher la vérité en utilisant uniquement la raison et l'expérimentation : « Or, la vérité dans les sciences ne peut ressortir que de deux sources, la raison pure et l'expérimentation » (p. 5).

Pour défendre ses idées, Georges Pouchet ne se contente pas d'utiliser ses propres observations, qu'il aurait pu acquérir lors du voyage en Orient qu'il évoque très tôt et dont nous avons déjà parlé. Il fait appel tout simplement soit aux théories scientifiques en circulation, pour les contredire ou pour s'y attacher, soit aux récits

---

<sup>2</sup> Les références à cet ouvrage seront données directement dans le texte, entre parenthèses.

de voyage, rapportés par divers voyageurs. Ainsi les noms de Blumenbach et de Pichard, de Gobineau, de Geoffroy Saint Hilaire sont évoqués.

Il accuse notamment les adeptes des théories monogénistes d'être rétrogrades et guidés par une autorité non-contestable mais non scientifique : « Tous les monogénistes ont eu et ont encore le tort immense d'invoquer comme preuve à leurs idées une autorité qu'il n'est pas permis de discuter » (pp. 4-5), alors qu'une certaine forme de positivisme est recherchée et revendiquée par l'auteur :

Il est temps vraiment qu'une nouvelle méthode indépendante se fasse jour en anthropologie, comme elle s'est fait jour en astronomie, comme elle commence en géologie. Il est temps de rendre à l'esprit humain ses ailes. Des faits, des raisonnements appuyés sur des faits, voilà la seule base de tout travail solide (p. 10).

Il propose ainsi au scientifique de se débarrasser des sentiments humains pour acquérir l'objectivité du savant :

Il est encore une chose qui peut influencer sur l'anthropologiste, ce sont des sentiments infiniment honorables d'égalité et de confraternité qu'un noble cœur doit ressentir pour tous les hommes, quelle que soit leur origine, quelle que soit leur couleur, mais dont le *savant* doit se débarrasser, dût-il en coûter beaucoup à l'homme (p. 10).

Cette affirmation ne l'empêchera pas, par ailleurs, à la fin de sa démonstration, d'utiliser ce même argument de l'humanité pour défendre son idée polygéniste. Une justice égalitaire est prônée ainsi contre les idées de dégradation de Lamarck et de dégénérescence de Blumenbach :

Quel est le plus consolant, nous le demandons : ou de nous croire nous seuls parfaits, de ne voir autour de nous que des frères déshérités couvrant les neufs dixième de la surface du globe ; ou de considérer toutes ces existences qui se produisent variées autour de nous, comme formant des espèces égales, sinon semblables à la nôtre, poursuivant elles aussi leurs destinées différentes, en un mot, mais non dégradées, non dégénérées, sous certains rapports même, mieux partagées que nous ? On le voit, au point de vue humanitaire, ce sont encore les polygénistes qui ont l'avantage (pp. 105-106).

S'inscrivant dans la lignée des naturalistes de son siècle, Georges Pouchet débute son essai par une interrogation sur le statut de l'homme au sein de la nature, tout en analysant l'avancée de la réflexion sur la race. Il y décèle deux systèmes :

L'un prétend que l'homme n'est que le premier des animaux, qu'il est *semblable* à eux [...]. Un autre système, étayé des noms des plus illustres, fait de l'homme une sorte d'entité spéciale, différente des autres êtres organisés par la nature distincte et bien tranchée de son intelligence. (C'est l'opinion adoptée et défendue par M. I. Geoffroy Saint-Hilaire) (p. 16) ;



cependant, tout en reconnaissant l'autorité de Geoffroy Saint-Hilaire, aux travaux duquel (notamment *Histoire naturelle générale*, Paris, 1856) Pouchet emprunte l'idée de la proximité de l'homme et du singe : « Tout en admettant le règne humain, on est bien forcé de reconnaître que l'homme se rapproche infiniment des singes par son organisation physique » (p. 16).

Dès le début, une gradation au sein de l'espèce humaine, une échelle est évoquée dans la comparaison de l'homme avec les animaux, fondée sur le critère de l'intelligence, de la moralité et de la croyance en Dieu :

Les exemples ne manquent pas de races placées si bas, qu'on les a tout naturellement rapprochées des espèces qui les suivent dans la série zoologique (Comme Bory Saint-Vincent) ! Cet homme, beaucoup plus près que nous du véritable état de nature, mérite par cela même toute l'attention de l'anthropologiste et du linguiste, qui, tous deux, peuvent aller chercher là la solution de problèmes insolubles ailleurs. Pour n'avoir pas étudié les caractères psychologiques de ces races, on est tombé dans d'étranges méprises. Que deviendront toutes ces théories superbes, et sur l'immense supériorité intellectuelle de l'homme, et sur cette âme toute dégagée du monde matériel, toute indépendante, dont il s'est attribué la jouissance exclusive, et aussi sur l'utilité de la famille humaine, si l'on arrive à prouver que certaines races ne sont guère plus intelligentes que certains animaux, n'ont aucune notion de ce que nous appelons le monde moral, *idées innées*, celle de Dieu comprise (pp. 23-24).

Parmi les races dépourvues de religiosité, donc placées selon Pouchet en bas de l'échelle des races humaines, se trouvent les populations situées au centre de l'Afrique :

Par un singulier effet du hasard nous retrouvons des témoignages relatifs à cette nullité de croyances religieuses aux trois angles de l'espace habité par la race nègre, en trois points différents du grand triangle formé par les lignes reliant le Sénégal, Zanzibar et le Cap (p. 103).

L'idée de divinité que Pouchet souhaitait a priori bannir de son argumentation revient très tôt dans l'essai et apparaît comme un critère ultime pour déceler une hiérarchie au sein des races humaines. C'est une idée dont les premières résonances peuvent être déjà repérées chez Buffon, mais qui connaîtra ses heures de gloire après l'ouvrage de Pouchet, et sans doute sous son influence, notamment chez Louis Figuier et chez Armand de Quatrefages.

Pas plus que l'idée d'immortalité, l'idée de Dieu n'est universelle, comme on l'a cru longtemps, et cru si bien que des écoles philosophiques n'ont pas hésité à tirer de ce prétendu consentement universel une preuve à certaines questions, celle de l'existence de Dieu entre autres ; preuve bonne peut-être quand on ne connaissait pas la moitié des continents, mais qui se trouve fausse aujourd'hui, quoique nous n'ayons pas encore pénétré chez les peuples les plus reculés (p. 99).

Pour étayer son argumentation, l'appel à des récits rapportés, non vérifiables, qui contredisent la méthode énoncée par Pouchet est fréquent. Ainsi John Ros (*Narrative of second voyage*, 1835, p. 448) qui est qualifié par Pouchet comme un « observateur attentif et scrupuleux, sincère avant tout » (p. 26), aurait affirmé que « L'Eskimau, est un animal de proie, sans autre jouissance que de manger ; guidé par aucun principe, aucune raison [...] » (p. 26) ; M. Piddington (*Journal of the asiatic society of Bental*, vol. XXIV, p. 206), un colon anglais, aurait vu en 1824 au centre de l'Hindoustan un homme et une femme d'un aspect étrange appelé « *peuple singe*. Ils avaient un langage à part » (p. 27) ; M. Trail (sans source citée), « plusieurs années *commissionner* à Kumaon, aurait aussi vu de ces êtres extraordinaires et serait même parvenu à s'en procurer un dont l'apparence justifiait pleinement le nom traditionnel que lui donnaient les indigènes » (p. 28) ; « Le docteur Yvan ([...] *Voyages et récits*, Bruxelles, 1853 [...]) nous a fait connaître l'histoire d'un orang-outang de Bornéo ; si elle n'est pas exagérée, c'est le plus beau commentaire en faveur du rapprochement des primates et de l'homme » (pp. 30-31) ; « Modera, cité par J. Crawford, raconte qu'un jour, trois naturalistes allant à la côte nord de la Nouvelle-Guinée pour leurs études, ils trouvèrent les arbres pleins d'indigènes des deux sexes, qui sautaient de branche en branche avec leurs armes sur le dos, comme des singes, gesticulant, criant et riant [...]. Cette race singulière, dont nous avons parlé plus haut, et qui a été signalée dans l'Hindoustan par plusieurs observateurs, paraît vivre à moitié dans les arbres » (p. 59).

Face à ces récits rapportés, G. Pouchet exclame, sans mettre en question la véracité des informations rapportées :

Quoi ! ce sont encore là des hommes ! est-on en droit de s'écrier : combien loin nous sommes du point de départ, de la race arienne, maîtresse dans les arts et dans les sciences ; combien nous approchons de l'animalité, si nous n'y touchons déjà ! Voyons maintenant si la différence est si grande avec les animaux supérieurs. Essayons de remonter à ce même point qu'on peut appeler le dernier échelon de l'espèce humaine. Cherchons si le premier échelon de l'espèce animale en est aussi éloigné qu'on l'a cru (p. 29).

Pour donner encore plus de crédibilité à ses affirmations, il fait appel aux noms d'Owen, de Flourens, de Buffon, de Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Maupertuis, Bonnet, Leibniz, Linné, etc.

Il passe en revue tous les éléments qui séparent l'homme de l'animal : la station debout, le langage, le pouce opposable, la continuité et contiguité des dents, et s'efforce ensuite de montrer qu'au sein des races humaines, les Noirs diffèrent des Blancs par une série de caractéristiques qui se situent dans la sphère de l'imagination et pour lesquelles les preuves scientifiques ne sont que rarement évoquées. Ainsi : il aborde la question de la constitution sexuelle des races noires, taille, particularités, etc. (p. 78) ; il défend l'idée d'une impossible reproduction entre un Noir et une Blanche (et pas l'inverse) (p. 79) ; il affirme que le sang du Noir est plus foncé que

celui du Blanc en citant Aristote (p. 79) ; il relève l'idée d'une odeur particulière de certains Noirs (p. 83) ; il met en évidence la rougeur chez les races blanches, comme signe d'une plus grande richesse intérieure (p. 85) ; il souligne l'existence d'une pathologie ethnologique (p. 87). Tous ces signes de différenciation des races, sur lesquels nous n'aurons pas le temps de nous attarder davantage contribuent à la construction d'une certaine « mythologie » de la race, toute fondée sur des récits rapportés, des preuves indirectes et non des observations directes.

À travers ces analyses de la construction argumentative de Pouchet, nous constatons qu'il existe un lien étroit entre les découvertes géographiques et les théories raciales, non seulement chez lui, mais dans les textes de la plupart des naturalistes qui lui ont succédé. Tant que certains territoires de la planète restent inconnus, tant que la vérification des récits n'est pas possible, l'argumentation libre, fantasmatique reste possible, comme l'affirme par ailleurs Pouchet lui-même :

Trois vastes régions de la terre paraissent être restées jusqu'à notre époque, franches de croyances religieuses, c'est l'Afrique centrale, l'Australie et les terres boréales, c'est-à-dire les trois parties du monde les plus difficiles à explorer, les seules qui ne l'aient pas encore été tout entières.

Ici, comme sur bien d'autres points des études anthropologiques, nous devons nous en rapporter à des témoignages dont il faut avant tout examiner le degré d'authenticité probable. Nous commencerons donc par écarter le témoignage de tous ceux qui, souvent, ont déclaré l'universalité des *croyances*, d'*espérances* et de *craintes*, pour ainsi dire *a priori* et comme conséquence naturelle de l'unité primitive de l'espèce humaine (pp. 96-97).

En dépit des affirmations directes du jeune Pouchet, la méthode qu'il emploie finalement est celle de l'observation indirecte, à partir du point de vue de l'état de la connaissance strictement contemporaine. Comme chez d'autres naturalistes de son temps, dans son essai, le lien entre une connaissance géographique et une connaissance biologique et anthropologique est indéniable.

Là où il faut placer ces centres d'observation dont nous parlons, c'est là où, regardant autour de soi, on ne voit que le même homme indéfiniment multiplié ; c'est chez les peuples primitifs, encore purs d'alliances ou avec peu de mélanges. Alors il faudra s'attacher à en saisir les caractères généraux, à en faire le portrait physique et moral. Le seul moyen d'arriver à des connaissances concluantes sera donc les voyages (p. 201).

Voyager et placer le point de vue de l'observateur dans des endroits inconnus dépourvus de surcroît de tout regard et de tout mélange (mais ceci, comme on le verra chez Quatrefages, est une utopie, car les populations se sont toujours mélangées et donc métissées<sup>3</sup>) est une condition indispensable de la méthode de Pouchet.

---

<sup>3</sup> « Le métissage est le résultat inévitable des migrations. Aussi, l'avons-nous vu à l'œuvre presque dès les plus anciens temps des âges préhistoriques et en avons-nous trouvé les traces à peu près partout » (Quatrefages, 1889, p. 607).

Deux façons de faire la science se définissent ainsi à travers la démarche de connaissance de l'auteur : une, statique, celle du cabinet, conservatrice, voire rétrograde, qui est par la force des choses mongéniste, et une autre en mouvement, celle du voyage, progressiste et forcément polygéniste.

Mais, au final, la démarche de connaissance que le scientifique Pouchet revendiquait comme objective n'est en réalité que livresque, car utilisant les discours rapportés par les autres et non le fruit direct d'une observation. Ceci n'est pas très surprenant et est explicable dans le contexte du XIX<sup>e</sup> siècle où l'ensemble des espaces du globe n'ont pas encore pu être parcourus, où des zones vierges d'observation et de connaissance persistent. Ainsi, il n'est pas possible de construire un véritable système de connaissance de l'autre, mais seulement une « science imaginaire » contre laquelle se lancent toutes les affirmations des paratextes de Pouchet, une science basée sur une sélection de récits parmi le vaste répertoire de textes disponibles à la lecture des contemporains de son siècle.

\* \* \*

Héritier des conceptions scientifiques de son époque, Georges Pouchet laisse s'immiscer dans son discours scientifique une part d'imaginaire – par exemple, les races noires décrites comme vivant dans les arbres (pp. 58, 59), l'impossible reproduction inter-races (p. 79), la couleur différente du sang des Noirs et des Blancs (p. 79), etc. – directement liée à une méconnaissance géographique, très bien décrite par Dominique Penel dans son ouvrage *Homo caudatus*<sup>4</sup>.

Opposant une méthode scientifique souhaitée – celle de l'expérimentation – à une construction du récit fondée sur des références livresques, ce texte de jeunesse de Pouchet révèle une façon de penser la race basée sur l'imagination, qui parviendra cependant à s'imposer au fil du temps. C'est une façon de penser visible également chez la plupart de ses contemporains, dont l'application la plus notoire concerne l'Afrique et ses habitants, car ce territoire est resté jusqu'à la fin du siècle partiellement parcouru par les explorateurs. Il s'agit notamment de la partie explorée lors de l'expédition à laquelle a participé Pouchet et dont il a été question au tout début de cette analyse.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Afrique a été progressivement parcourue, repérée, cartographiée par les Européens. Cependant, dans bien des cas, il a fallu attendre la deuxième partie de ce siècle d'explorations pour que certaines régions fussent réellement connues, et particu-

---

<sup>4</sup> « Ainsi, tant que la pratique exploratrice et le développement des sciences n'ont pu imposer un principe de fermeture aux champs des possibles, la vision du monde s'est trouvée modelée et organisée par une logique où se joignaient indistinctement l'imaginaire et effectivement constaté, la rêverie et le réel, parce qu'aucune norme ne permettait de dissocier radicalement ces deux domaines (Penel, 1982, p. 31).

lièrement une vaste zone qui faisait l'objet de rêves séculaires : les sources du Nil (Penel, 1982, p. 134).

L'objet d'étude de cet essai de jeunesse de Pouchet – la race humaine – ne permet pas à son auteur d'appliquer la méthode scientifique objective qu'il revendique à priori et s'avère pourvu des potentiels de l'imagination, car les races, notamment la race noire, sont entourées au XIX<sup>e</sup> siècle d'un voile de mystère, dû en grande partie à l'éloignement géographique qui empêche l'observation directe. Les limites de l'objectivité scientifiques sont dans la *Pluralité des races humaines* celles de la connaissance géographique. De surcroît, cette même approche est visible dans la création de certains écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'exemple de Jules Verne (cf. Husti, 2017, pp. 123-134), que Pouchet a sans doute influencés, et elle a contribué à la création d'une façon de concevoir l'autre à l'aide d'une accumulation de discours rapportés, objet de contestation de toutes les théories postcoloniales développées à la fin du XX<sup>e</sup> siècle (je fais ici référence, entre autres, à l'orientalisme développé par Edward Saïd [1980] ou à la théorie de la créolisation d'Edward Glissant [1996], dont le précurseur pourrait être Armand de Quatrefages, mais là c'est un autre sujet qui mériterait sans doute de trouver sa place dans une nouvelle étude).

## BIBLIOGRAPHIE

- Blancaert, C. (2003). La condition d'émergence de la science des races au début du XIX<sup>e</sup> siècle. In S. Moussa (Éd.), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)* (pp. 133-149). Paris : L'Harmattan.
- Blumenbach, F. (1804 [1795]). *De l'unité du genre humain et de ses variétés*. Paris : Allut.
- Buffon, G.-L. L. (1749). *Histoire naturelle, générale et particulière avec la description du cabinet du roi*. Paris : Imp. Royale.
- Buffon, G.-L. L. (1971). *De l'Homme*. Paris : Maspero.
- Glissant, É. (1996 [1993]). *Introduction à une Poétique du Divers*. Paris : Gallimard.
- Husti, C. (2017). Les limites de l'humain dans quelques *Voyages extraordinaires*. In P. Tresaco, L. Cadena & A. Claver (Éds.), *Otro « Viaje extraordinario ». Un autre « Voyage extraordinaire. Uma outra « Viagem extraordinária »* » (pp. 123-134). Saragosse : Prensas de la Universidad de Zaragoza.
- Lamarck, J.-B. (1994 [1809]). *Philosophie zoologique, ou Exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux ; à la diversité de leur organisation et des facultés qu'ils en obtiennent ; aux causes physiologiques qui maintiennent en eux la vie et donnent lieu aux mouvements qu'ils exécutent enfin, à celles qui produisent, les unes le sentiment, et les autres l'intelligence de ceux qui en sont doués*. Présentation et notes A. Pichot. Paris : Flammarion.
- Lamarck, J.-B. (1998 [1820]). *Système analytique des connaissances positives de l'homme, restreintes à celles qui proviennent directement ou indirectement de l'observation*. Introduction A. Bourguignon. Paris : Quadrige/PUF.
- Lemaire, S. & Blanchard, P. (2003). Montrer, mesurer, distraire. Du zoo humain aux expositions coloniales (1870-1931). In S. Moussa (Éd.), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)* (pp. 343-357). Paris : L'Harmattan.
- Penel, J. D. (1982). *Homo caudatus. Les hommes à queue en Afrique Centrale : un avatar de l'imaginaire occidental*. Paris : Société d'études linguistique et anthropologique de France.
- Percheron, B. (2015). Flaubert, les naturalistes rouennais et les théories biologiques de 1865 à 1880. *Revue Flaubert*, 13. URL : <http://flaubert.revues.org/2425>
- Popper, K. R. (2006 [1972]). *La connaissance objective. Une approche évolutionniste*. Trad. de l'anglais et préface J.-J. Rosat. Paris : Flammarion.
- Pouchet, G. (1858). *La pluralité des races humaines*. Paris : J. B. Baillière et Fils.
- Pouchet, G. (1861). *Dongolah et La Nubie. La libre recherche*. Bruxelles : Imprimerie de K. Guyot.
- Pouchet, G. (1864). *La pluralité des races humaines*. Paris : Victor Masson et Fils.
- Quatrefages, A. de (1889 [1887]). *Histoire générale des races humaines. Introduction à l'étude des races humaines*. Paris : A. Hennuyer, imprimeur-éditeur.
- Ricœur, P. (2001). *Histoire et vérité*. Paris : Seuil.
- Saïd, E. (1980). *Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Trad. de l'américain C. Malmoud. Préface de Tz. Todorov. Paris : Seuil.
- Saint Vincent, B. de (1827). *L'homme (homo). Essai zoologique sur le genre humain*. Paris : Rey et Gravier.
- Sarga Moussa, S. (2003). Introduction. In S. Moussa (Éd.), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)* (pp. 7-16). Paris : L'Harmattan.
- Ségigner, G. (2006). *Salammbô* et la question des races. In V. Laisney (Éd.), *Le miroir et le chemin. L'univers romanesque de Pierre-Louis Ray* (pp. 201-211). Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle.